



BRILL

---

Notes Batavo-Romaines

Author(s): A. W. Byvanck

Source: *Mnemosyne*, Third Series, Vol. 2, Fasc. 4 (1935), pp. 309-320

Published by: Brill

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/4426748>

Accessed: 21-10-2019 18:14 UTC

---

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact [support@jstor.org](mailto:support@jstor.org).

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

*Brill* is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Mnemosyne*

## NOTES BATAVO-ROMAINES

**I. Les fouilles à Utrecht.** — Vers la fin de l'année 1929, l'occasion se présenta de faire des fouilles sur la place de l'ancienne cathédrale (Domplein) à Utrecht. L'archiviste de la ville, M. W.-C. Schuylenburg, en profita pour tâcher de fixer l'emplacement exact de la chapelle de la Sainte-Croix, démolie depuis longtemps, dont les fondations devaient se trouver dans le sol sous le pavé de la place. En effet, on put découvrir les substructions du choeur de cette chapelle, mais les fouilles amenèrent à des résultats si inattendus que l'on se décida à les continuer pour entreprendre une recherche en profondeur. L'intérêt que ces fouilles, maintenant dirigées par M. A.-E. Van Giffen, présentaient pour l'histoire ancienne de la ville était si grand qu'il parut nécessaire de les continuer sur un terrain plus étendu. Toutefois, ce ne fut qu'au mois de juin 1933 que les fouilles purent être reprises. Faites cette fois-ci sur un terrain situé dans la partie occidentale de la place, en face de l'endroit exploré en 1929 par M. Van Giffen, elles furent dirigées par MM. C.-W. Vollgraff et G. Van Hoorn. Les rapports sur ces deux campagnes de fouilles qui, d'ailleurs, furent continuées en 1934 et 1935, ont été publiés dans un volume somptueux qui permet de les étudier dans tous leurs détails<sup>1)</sup>.

Les fouilles de 1929 exécutées sur un espace restreint ne pouvaient donner qu'une idée très sommaire de ce qui se cache sous le pavé de la place. En effet, M. Van Giffen ne put sonder le sol jusqu'à la terre vierge qu'en un seul endroit: celui occupé jadis par le choeur de la chapelle de la S<sup>te</sup> Croix. Grâce à son habileté bien connue, il arriva à tirer de cette recherche des indications extrêmement curieuses; il put reconnaître plusieurs niveaux d'habitats et prouver que le site de la ville d'Utrecht était occupé par les Romains au moins pendant tout le II<sup>e</sup> siècle. Lors de ces fouilles on découvrit les fragments de pierres couverts de signes énigmatiques que M. Vollgraff a interprétés comme des inscriptions romaines écrites en monogrammes.

Les fouilles de 1933 et 1934 entreprises sur un terrain beaucoup plus étendu amenèrent à des résultats encore plus significatifs. D'abord on découvrit les fondations de la façade de la chapelle de la Sainte-Croix et ainsi on arriva à tracer le plan complet de cet édifice;

1) Opgrovingen op het Domplein te Utrecht. — Wetenschappelijke verslagen, I: A.-E. van Giffen, Voorloopig bericht over de opgraving in Dec. van 1929; II: C.-W. Vollgraff en G. van Hoorn, De opgravingen in Juni en Juli 1933 (Haarlem, 1934). — Voir aussi: J. Vannérus, *Rev. arch.*, 6e S. IV (1934), pp. 55 à 60; A. Roes, *Rev. des ét. anc.* XXXVI (1934), pp. 70 à 72 et 497 à 499.

seule la nef qui se trouve au-dessous des rails du tramway reste inaccessible.

En continuant les recherches dans les couches plus profondes on trouva, à 1 m. 65 sous le pavé, les restes d'une forteresse romaine: des murs en briques, des fragments de stuc colorié, du bois brûlé, une très grande quantité de tuiles à estampilles, des terres sigillées avec des cachets de potiers, des monnaies d'Hadrien à Trebonianus Gallus. Les tuiles à estampilles portent les noms de l'armée de la Germanie inférieure, des légions I. et XXX. et d'autres troupes militaires, mais aussi de Didius Julianus, gouverneur de la province vers 180, et d'un autre gouverneur, inconnu jusqu' à présent<sup>1)</sup>.

Grâce aux monnaies, aux poteries à cachets et aux tuiles à estampilles, la chronologie de cette forteresse put être déterminée avec une précision assez grande. Le camp romain y fut établi vers la fin du I<sup>er</sup> siècle ou au commencement du II<sup>e</sup>, soit à l'époque des Flaviens, soit par Trajan, pendant son séjour dans la Germanie inférieure sous Nerva et au commencement de son règne, soit vers 105 (entre 102 et 107), quand la légion X. fut transférée de Nimègue en Pannonie, ce qui dut provoquer une réorganisation complète de l'effectif qui occupait la région du Bas-Rhin. Par les fouilles de 1934 qui ont considérablement précisé notre connaissance, on a établi que le camp doit dater du règne de Vespasien.

D'abord un camp de bois fut élevé; plus tard fut construit un camp de pierre. Alors le rempart de terre avec la palissade fut remplacé par un mur dont le soubassement, large de six pieds romains, a été retrouvé. Par un hasard très heureux on découvrit, sous les maisons qui se trouvent au côté nord de la place de la cathédrale, des restes d'un mur qui repose sur un soubassement pareil. Probablement ce dernier mur n'était autre que le mur opposé du camp. La forteresse fut désaffectée au commencement de la seconde moitié du III<sup>e</sup> siècle, sans doute entre 260 et 268, quand on retira les garnisons des endroits les plus exposés afin d'établir une ligne militaire moins longue et plus facile à défendre.

Les découvertes toutefois ne se bornèrent pas aux restes de ce camp-là. A un niveau encore plus profond, on rencontra les baraques d'un camp plus ancien, détruit par un incendie. Ce camp était entouré d'un rempart de terre large de trois mètres, maintenu par de solides poteaux verticaux et reposant sur des troncs d'arbres placés horizon-

1) Les marques portent les lettres [.....]MACRCOS. On a cru reconnaître le nom de T. Fulvius Iunius Macrianus qui fut proclamé empereur en 260: Hist. Aug. trig. tyr. 12. Nous ne savons rien de sa carrière antérieure; voir Prosopographia imp. rom. II, p. 94 n. 371. Toutefois, il ne paraît pas probable qu'il ait été en réalité *consularis* de la Germanie inférieure.

talement. Il était séparé du camp plus récent par une couche d'argile assez forte. De même que pour le camp le plus récent, les indications chronologiques ne manquaient pas. Etabli sous Claude, probablement en 47, quand les troupes romaines se retirèrent sur la rive gauche du Rhin, le camp fut détruit en 69, lors de la révolte des Bataves. Cette dernière date ressort de la façon la plus précise d'un lot de 50 *aurei* trouvé dans la couche noire provenant de l'incendie. Ce lot, abandonné lors de la destruction du camp ne comprend pas moins de 36 *aurei* de Néron, dont 25 frappés de 64 à 68, et deux datant de l'année 68 pendant les guerres civiles.

Ces fouilles ont fourni sur l'occupation romaine des Pays-Bas des renseignements historiques et archéologiques d'une importance capitale. Souhaitons qu'elles soient continuées désormais sans interruption, non seulement du côté occidental de la place, comme en 1933 et 1934, mais aussi du côté opposé, où les fouilles furent inaugurées en 1929 par M. Van Giffen. En effet, il reste encore beaucoup de questions à résoudre, par exemple la question de la couche d'argile qui sépare les deux camps. Selon l'opinion de M. Van Giffen, cette couche aurait servi à remblayer le terrain, afin de prémunir les habitants contre les inondations: la forteresse la plus récente aurait donc été construite sur une butte artificielle, un tertre. M. Vollgraff, au contraire, croit que cette couche constitue le dépôt laissé par plusieurs crues, survenues au cours des années, qui se sont écoulées entre l'incendie du premier camp et la construction du second. Ensuite, il reste à déterminer l'étendue des deux camps, à chercher les voies militaires qui devaient les relier aux forteresses voisines et la position du fleuve qui marquait la frontière de l'empire. Voilà quelques unes des questions qui se posent et qui exigeront encore bien des années de recherches, d'observation attentive, de sondages et d'étude assidue. Mais la route qui mène à la solution de ces problèmes est trouvée.

Pendant ses fouilles de 1933 et 1934, M. Vollgraff a découvert des fragments de tuiles à estampilles qui lui ont permis de reconstruire le cachet suivant: [C]OH. II. HISP. PED. P. F. Ces tuiles ont été fabriquées par une cohorte en garnison à Utrecht dans la plus récente des deux forteresses dont nous venons de parler. M. Vollgraff a interprété ce cachet de la manière suivante: [C]oh(ortis) (*secundae*) Hisp(anorum) ped(itatae) p(iae) f(idelis). On pourrait préférer une autre interprétation: [C]oh(ortis) (*secundae*) Hisp(anorum). Ped(. . .) P(. . .) f(ecit). Quoi qu'il en soit, ces tuiles ont fourni la preuve irréfutable qu'une Cohors II Hispanorum a séjourné à Utrecht.

En étudiant les résultats de ces fouilles M. Vollgraff s'est souvenu des signes énigmatiques sur quelques fragments de pierres découverts

en 1929. Il avait cru y reconnaître des inscriptions latines<sup>1)</sup>; l'une d'elles mentionnerait entre autres une Cohors II Hispanorum. Les tuiles à estampilles qui portent le nom de cette cohorte confirment, à son avis, ce qu'il avait cru deviner sur les pierres trouvées en 1929. Dans une communication faite à l'Académie d'Amsterdam, M. Vollgraff est donc revenu à ces pierres et à leurs prétendues inscriptions<sup>2)</sup>.

On se souviendra de ce qu'il s'agit, selon le déchiffrement de M. Vollgraff, d'une série de dédicaces faites à diverses divinités par des troupes avec leurs officiers et par des cités romaines de la province avec leurs magistrats. Toutefois, l'aspect étrange de ces textes écrits en lettres peu connues avec des abréviations singulières a fait naître immédiatement des doutes sur la justesse du déchiffrement<sup>3)</sup>.

Dans la communication citée plus haut, M. Vollgraff, après avoir parlé de la Cohors II Hispanorum, a entretenu son auditoire de la Cohors VI Batavorum (dont la présence en pays batave est très suspecte), sans se rappeler qu'il avait déjà éliminé cette cohorte quelques pages auparavant<sup>4)</sup>, et il mentionne encore les *ballistarii* qui, d'après son avis, auraient très bien pu faire partie d'une cohorte. Ensuite, il a fait reproduire des monogrammes<sup>5)</sup> qui, d'ailleurs, ne ressemblent que de loin aux signes énigmatiques des pierres d'Utrecht.

Toutefois, M. Vollgraff oublie que les faux se trahissent surtout au moment où l'on tâche de leur assigner une place dans les séries bien déterminées d'objets ou de renseignements analogues. Or, on croit connaître un peu l'organisation de l'Etat romain et de son armée. Les renseignements nouveaux que M. Vollgraff nous offre n'entrent pas dans le cadre de cette organisation, telle qu'elle se présente actuellement à nous. En effet, ces renseignements sont pour la plupart tellement étranges qu'on ne pourra que difficilement croire à leur authenticité, si on ne les a pas lus de ses propres yeux sur les pierres elles-mêmes, ou si on n'a pas reçu une confirmation par d'autres trouvailles.

1) C.-W. Vollgraff, *Mededeelingen der Kon. Akad. Afd. Letterkunde*, 70 B (1930), N. 5, pp. 127 à 148; *Mnemosyne*, LVIII (1930), pp. 249 à 265.

2) *Mededeelingen*, 80 B (1935), N. 1, pp. 1 à 25.

3) Seymour de Ricci, *Rev. arch.* 5e S. XXXIV (1931), pp. 209 à 210. — R. Cagnat et M. Besnier, *Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine: Rev. arch.* 5e S. XXXIV (1931), pp. 357 à 358. — A.-W. Byvanck, *Mnemosyne*, LX (1932), pp. 193 à 198. — Il faut, toutefois, remarquer qu'un savant aussi distingué que M. A. Grenier s'est rangé, tout d'abord au moins, du côté de M. Vollgraff: *Rev. des ét. anc.* XXXV (1933), pp. 177 à 178.

4) A la page 5, note 1, par une ponctuation différente: au lieu de *Coloniae Albiobolae. Bataborum Cohors VI Albiolana*, M. Vollgraff propose *Coloniae Albiobolae Bataborum. Cohors VI Albiobolana*.

5) Sur les monogrammes, voir *Realencyclopädie*, i.v.

C'est ce qui vient d'arriver pour la Cohors II Hispanorum dont le nom a paru sur des tuiles à estampille. Mais, naturellement, la présence de cette cohorte à Utrecht ne prouve en aucune façon que les signes sur la pierre trouvée en 1929 doivent effectivement se lire *Hispanorum cohors II Albiobolana victrix aeterna*, comme M. Vollgraff l'affirme, et non plus que ces signes constituent vraiment une inscription latine datant de la domination romaine et écrite avec de fortes abréviations au moyen de ligatures que personne sauf M. Vollgraff n'a pu déchiffrer jusqu' à présent. On cherche même en vain à retrouver sur la pierre le nom de la cité d'*Albiobola* que la transcription de M. Vollgraff mentionne 28 fois. Et pourtant c'est là la cité qui, à son sens, a fait poser l'inscription.

Dans sa récente communication, M. Vollgraff a concentré sur ce nom d'*Albiobola* les efforts de sa vaste érudition. Ce nom d'*Albiobola*, aussi bien que le nom d'*Albaniana* qui paraît dans les itinéraires romains et que M. Vollgraff a cru reconnaître aussi sur les pierres d'Utrecht, lui rappela l'*Albis* mentionnée par les auteurs romains de la basse époque. Dans un certain nombre de passages, l'*Albis*, selon l'opinion de M. Vollgraff, ne serait pas le fleuve bien connu de la Germanie, mais un bras du Rhin près d'Utrecht. En étudiant ces passages, M. Vollgraff s'est inspiré d'un récent article de M. A. Loyen<sup>1)</sup>. L'article de M. Loyen qui a commenté ces passages avec une rare compétence nous permet d'être très courts.

1°. Le premier passage dont M. Vollgraff s'est occupé se lit chez Flore<sup>2)</sup>. Cet auteur parle des garnisons placées par Drusus dans les contrées conquises par les Romains, aux bords de la Meuse, de l'*Albis*, du Weser, et, en particulier, de plus de cinquante forteresses sur le Rhin. Pour Flore, l'*Albis* semble être située entre la Meuse et le Weser. Mais souvenons-nous de ce qu'il ne donne qu'un résumé du récit de Tite Live qui était beaucoup plus développé. En effet, dans le texte de Flore qu'on a voulu corriger de plusieurs manières, il y a une certaine confusion. Mais si l'*Albis* n'était qu'un bras du Rhin, comme M. Vollgraff le suppose, ce bras serait séparé, dans le texte de Flore, du Rhin lui-même par le Weser. Or, pour Tite Live, l'*Albis* ne saurait être que le grand fleuve mentionné par Auguste<sup>3)</sup> qui certainement n'a pas manqué dans son récit parce que Drusus l'atteignit en l'an 9, peu avant sa mort prématurée<sup>4)</sup>.

1) A. Loyen, Rev. des ét. lat. XI (1933), pp. 202 à 211; voir aussi pp. 321 à 324.

2) Florus II 26; Excerpta Romana, I (1931), p. 304. — Voir Loyen, o.c. pp. 209 à 210.

3) Res gestae V 26; Exc. Rom. I, pp. 91 à 92.

4) Voir sur les expéditions de Drusus, C. Julian, Hist. de la Gaule, IV (1913), pp. 109 et suiv.

2° Plus significatif encore est le second passage commenté par M. Vollgraff. Retraçant la carrière de Didius Julianus qui devint empereur en 193, l'auteur de la *vita* dans l'Histoire Auguste écrit: „Il fut longtemps gouverneur de la Belgique. C'est là qu'il repoussa les Chauques, peuplades de la Germanie qui habitent aux bords de l'*Albis* avec les milices locales de sa province" <sup>1)</sup>. Depuis longtemps déjà on connaît l'explication de ce passage: il faut penser à une descente de pirates dans les Flandres, les Chauques étant les précurseurs des Saxons <sup>2)</sup>. Arrivés directement en Belgique par la voie de la mer, ces pirates ont été battus par le gouverneur de la province avec l'aide des milices locales qu'il avait à sa disposition. Toutefois, M. Vollgraff suppose que les Chauques mentionnés dans ce passage habitaient aux bords du bras du Rhin près d'Utrecht, son *Albis* d'*Albiobola*. Il ne peut avoir raison. D'abord, les Romains ne permettaient pas aux indigènes de se fixer sur la rive droite du fleuve et ensuite, on peut être sûr que les Chauques qui ont toujours habité du côté de l'Elbe n'ont pas passé le Rhin; dans ce cas ils auraient dû traverser la Germanie pour arriver en Belgique et les troupes régulières de l'armée du Rhin seraient entrées en action <sup>3)</sup>.

3° Dans le troisième passage commenté par M. Vollgraff, un panégyriste de Constantin parle de l'expédition de cet empereur contre les Francs en 313 <sup>4)</sup>: „Tu t'es rendu à la frontière de la Germanie, du Tibre au Rhin, afin d'étendre l'empire de l'*Albula* des Etrusques à l'*Alba* des Germains" <sup>5)</sup>. L'*Alba* germanique ne figure ici que pour faire un jeu de mots avec l'*Albula*, nom ancien étrusque du Tibre. Il n'y a aucune raison de croire, avec M. Vollgraff, que le panégyriste, dans les deux parties de la phrase, a eu nécessairement en vue les mêmes rivières. A Rome, du moins, on ne l'aurait pas compris ainsi. En effet, Mamertin, panégyriste de Maximien, en parlant des contrées

1) Hist. Aug. Vita Did. Iul. 13, 7: Inde Belgicam sancte et diu rexit. Ibi Cauchis Germaniae populis qui Albim fluvium adcolebant erumpentibus restitit tumultuariis auxiliis provincialium (Exc. Rom. I, p. 365). — Voir Loyer, o.c. p. 210.

2) Jullian, Hist. de la Gaule, IV, pp. 477 n. 4 — Sur les invasions des Chauques, voir H. Schuermans, Bull. des comm. d'art et d'arch. XXIX (1890), pp. 189 à 206.

3) M. Vollgraff ne mentionne pas un passage de l'Hist. Aug. Vita Probi 13, 7 (Exc. Rom. I, p. 370): l'empereur repoussa les barbares *ultra Nigrum fluvium et Albam*, au delà du Neckar et de l'Alpe de Souabe; voir C. Jullian, Acad. des inscr., Comptes rendus, 1921, pp. 252 à 253; Loyer, o.c. p. 206.

4) Sur l'expédition de Constantin en 313, voir Jullian, Hist. de la Gaule, VII (1926), p. 111 n. 3, et E. Stein, Gesch. des spätrömischen Reiches, I (1928), p. 142. 5) Panegyrici latini XII (IX) 21, 5: *a Tiberi ad Rhenum, immo (— —) a tusco Albula ad germanicum Albam prolaturus imperium.*

du nord, *qua fervidum caput Danuvius evolvit quaque horridus secat Alba Germaniam*<sup>1)</sup> ne peut avoir en vue que le grand fleuve qui se trouve dans la Germanie même, l'Elbe<sup>2)</sup>.

4° et 5°. Les passages les plus intéressants se lisent chez Claudien qui, dans les poèmes venus à nous, parle trois fois de l'*Albis*. M. Vollgraff, toutefois, n'a commenté que deux de ces passages. Ces textes sont, tous les trois, des éloges démesurés de Stilichon et de sa fille Marie, future épouse de l'empereur Honorius.

Stilichon, en 396, par un voyage de quelques semaines dans les pays du Rhin, parvint à soumettre tous les barbares qui habitent aux bords de ce fleuve, depuis la source jusqu'à la mer<sup>3)</sup>. Désormais, dit Claudien, les Romains pourront franchir le Rhin en toute sécurité: „le Belge pourra faire paître ses brebis à la rive droite sans que le Chauque s'y oppose et les troupeaux des Gaulois, entrant à travers l'*Albis*, parcourront les montagnes des Francs. Le Romain peut aller chasser dans la forêt hercynienne et abattre impunément dans les bois les chênes sacrés”:

225 ut iam trans fluvium non indignante Chauco  
pascat Belga pecus, mediumque ingressa per Albim  
Gallica Francorum montes armenta pererrent;

228 ut procul Hercyniae per vasta silentia silvae  
venari tuto liceat, lucosque vetusta  
religione truces et robur numinis instar

231 barbarici nostrae feriant impune bipennes<sup>4)</sup>.

Selon l'opinion de M. Vollgraff, l'*Albis*, dans ces vers, ne serait pas l'Elbe, mais une rivière qui sépare le pays des Francs de celui des Gaulois, quelque part dans les Pays-Bas.

Je n'arrive pas à me figurer les troupeaux des Gaulois traversant les grands fleuves des Pays-Bas pour passer le Rhin près d'Utrecht et aller paître aux pâturages arides du *Veluwe*. Je ne me représente non plus des troupeaux „passant à travers un fleuve”. M. Vollgraff, à ce propos, rappelle un passage des panégyristes qui fut déjà cité par Adrien de Valois<sup>5)</sup>: „Après l'expédition de Constantin contre les

1) Paneg. lat. XI (III) 16, 4.

2) Selon l'opinion de M. Jullian (Comptes rendus, 1921, pp. 252 à 253), ce n'est pas l'Elbe qu'il faut entendre ici, l'épithète *horridus* ne s'appliquant pas à un fleuve, mais à une montagne: l'Alpe de Souabe; le panégyriste, d'ailleurs, ne fait que traduire Ptolémée (Géogr. II 11, 5). — Voir, toutefois, l'opinion de M. Loyen, o.c. p. 206.

3) Sur cette expédition de Stilichon, voir E. Stein, o.c. p. 354.

4) Claudien XXI 225 à 231; Exc. Rom. I, p. 456. — M. Vollgraff ne commente pas les vers 228 à 231.

5) Paneg. lat. VI (VII) 11, 5 (Exc. Rom. I, p. 375): *toto nostri greges Bicornes mersantur*. — Voir. Hadr. Valesius, *Rerum francicarum libri*, Vol. I (1646), pp. 94 à 95.



Francs, le paysan peut, sans être armé, travailler sa terre sur les bords du fleuve autrefois si redoutés et nos troupeaux se baignent dans le Rhin depuis la source jusqu'à la mer." Dans ce passage, toutefois, le panégyriste ne parle pas d'un fleuve qui est traversé par les troupeaux.

M. Jullian, dans une communication à l'Académie des inscriptions et belles lettres <sup>1)</sup>, a soutenu la thèse que, dans ce texte de Claudien, il ne peut s'agir d'un fleuve. Revenant à une hypothèse de Mommsen, l'éminent historien de la Gaule interprète l'*Albis* par le massif de la *Rauhe Alp* mentionnée dans la *Vita* de Probe que nous venons de citer et dans Ptolémée <sup>2)</sup>.

En parlant de cette hypothèse de M. Jullian, M. Loyen <sup>3)</sup> lui opposa deux autres passages de Claudien. Dans le premier qui fut commenté aussi par M. Vollgraff, Vénus adresse Marie, la future épouse de l'empereur Honorius, en énumérant les peuples et les pays qui viendront rendre hommage à l'impératrice:

277 iam te venerabitur Hister;  
nomen adorabunt populi; iam Rhenus et Albis  
serviet; in medios ibis regina Sygambros <sup>4)</sup>).

Ici, du moins, l'*Albis* est certainement un fleuve et un fleuve d'une grande importance, non pas un bras insignifiant du Rhin dans son delta, parce qu'il est mis au même rang que le Danube et le Rhin lui-même.

Au second passage commenté par M. Loyen dont M. Vollgraff, toutefois, ne s'est pas occupé, le poète parle des peuples de la Germanie qui sont venus, lors de l'expédition de Stilichon sur le Rhin, pour saluer ce général:

450 Bastarnae venere truces; venit accola silvae  
Bructerus Hercyniae latisque paludibus exit  
Cimber et ingentes Albim liquere Cherusci <sup>5)</sup>).

Ici, il ne peut être question que du grand fleuve de la Germanie, de l'Elbe.

Or, tous les renseignements du poète sont pleins d'exagérations et d'anachronismes. Le succès de Stilichon est si complet que les Romains pourront aller jusqu'à la forêt hercynienne pour y abattre les chênes sacrés <sup>6)</sup>. Les peuples qu'il mentionne, les Bructères, les Chauques, les

1) Comptes rendus, 1921, pp. 251 à 253; Histoire de la Gaule, VII (1926), p. 39 n. 1.

2) Hist. Aug. Vita Probi 13, 7; Ptolémée, Géogr. II 11, 5.

3) Loyen, o.c. pp. 206 et suiv.

4) Claudien X 277 à 279; Exc. Rom. I, p. 454.

5) Claudien VIII 450 à 425; Exc. Rom. I, p. 454.

6) Claudien XXI, 231; voir ci-dessus.

Chérusques, les Cimbres, les Sygambres, ont disparu de l'histoire depuis longtemps. Claudien, sans doute, n'a pas lu ces noms dans un rapport de Stilichon sur son expédition, mais il les a empruntés, M. Loyen <sup>1)</sup> vient de nous le rappeler fort à-propos, à une source littéraire: c'est un souvenir de Tacite<sup>2)</sup>, là où Claudien parle des Chauques ou là où il mentionne les Chérusques quittant les bords de l'Elbe.

6°. Un demi siècle après Claudien, Sidoine, dans le panégyrique d'Avitus, son beau-père, glorifie les campagnes de celui-ci: au printemps de 455, il avait obligé les Chattes de se retirer dans les marais de l'*Albis*:

390 Saxonis incursus cesset, Chattumque palustri  
alligat Albis aqua <sup>3)</sup>.

Or, pour Sidoine, les Chattes sont synonymes avec les Francs<sup>4)</sup> et, selon l'opinion de M. Vollgraff, Sidoine, en mentionnant l'*Albis*, n'a pas voulu indiquer l'Elbe, mais une rivière près d'Utrecht.

En effet, l'interprétation usuelle paraît absurde: Avitus n'a certainement pas repoussé les Francs jusqu'à l'Elbe; on l'a remarqué bien avant M. Vollgraff et, dans le brillant article de M. Loyen déjà cité plusieurs fois, on trouvera un résumé très clair et très précis de tout ce qui a été écrit à ce sujet. M. Macé <sup>5)</sup>, par exemple, a remarqué que Sidoine, pour savoir derrière quelle rivière Avitus avait repoussé les Francs, n'avait besoin que de consulter son beau-père lui-même; celui-ci en nommant l'*Albis* ne désigna pas l'Elbe, mais une rivière dans le pays des Francs, selon l'opinion de M. Macé, l'*Albe*, sous-affluent de la Meuse, déjà nommé par l'abbé Dubos. Maintenant, M. Vollgraff propose de remplacer l'*Albe* qui, d'ailleurs, ne figure plus sur les cartes géographiques <sup>6)</sup>, par l'*Albis* d'Utrecht où se trouve son *Albiobola*. Il suffit de renvoyer aux arguments de M. Loyen contre l'hypothèse de M. Macé pour réfuter M. Vollgraff.

Que Sidoine se soit informé auprès de son beau-père, on ne saurait en douter. Mais il est impossible d'ajouter foi à toutes les communications du poète qui a rempli son panégyrique d'exagérations immenses<sup>7)</sup>. Pour un récit historique, Sidoine, qui était un savant, aurait certainement noté avec soin tout ce qu'il aurait pu apprendre de son beau-père. Toutefois, ce n'était pas un récit historique qu'il écrivit, mais un panégyrique destiné aux Romains qui étaient accoutumés à des éloges composés sur les tons les plus élevés. Or, au moment de

1) Loyen, o.c. pp. 208 à 209.

2) Tacite, Annales I 59; II 19, 22 et 41; Exc. Rom. I, p. 258, 267 et 269.

3) Sidoine, Carmen VII 390 à 391; Exc. Rom. I, p. 490. — Loyen, o.c. p. 203.

4) Le vers 390 rappelle le vers 372.

5) A. Macé, Rev. des ét. lat. XI (1933), pp. 321 à 322.

6) Loyen, o.c. p. 323. 7) Voir sur ce passage, E. Stein, o.c. I, p. 543.

composer son panégyrique, Sidoine s'est demandé ce qui pourrait intéresser son public. Littérateur autant que savant, il s'est souvenu de Claudien et il a composé un poème qui, M. Loyen vient de le relever, n'est qu'une imitation de l'éloge de Stilichon par Claudien dont nous avons parlé. En effet, l'*Albis* de Sidoine n'est autre que l'*Albis* de Claudien. Que Sidoine, dans les vers qui nous occupent, ne raconte pas ce que son beau-père lui a appris, le mot *Chattum* qui, au Ve siècle, n'avait plus aucun sens dans la bouche d'un soldat, suffit à le prouver. Aussi bien que les Chattes, l'*Albis* est un souvenir littéraire du poète, et rien de plus.

7°. Dans un autre poème, Sidoine, vers 465, fait l'éloge de Consentius et écrit: „Si les barbares rompaient les traités, c'est avec toi qu'ils feraient la paix. Tu pourrais aller au *Tunclus*, au Wahal, au Weser, à l'*Albis* et aux marais les plus reculés des Francs, au milieu de la vénération des Sicambres”:

244 tu Tuncrum et Vachalim, Visurgin, Albin,  
 Francorum et penitissimas paludes  
 intrares venerantibus Sigambris  
 solis moribus inter arma tutus <sup>1)</sup>.

Cette fois-ci il n'y a aucun doute possible. Consentius ne pourrait aller ni au *Tunclus* qui n'a jamais existé, ni au Wahal, ni au Weser, ni à l'Elbe. Avec le mot *Albis* Sidoine n'a certainement pas voulu indiquer quelque *Albis* d'Utrecht complètement ignorée de son auditoire, comme M. Vollgraff voudrait le faire admettre, mais le grand fleuve de la Germanie qui avait été vu par Drusus, mais n'était plus connu que par oui-dire déjà à l'époque de Tacite <sup>2)</sup>. Sidoine ne sait même pas ce que le mot *Tunclus* signifie, terme qu'il faut se garder de traduire par la ville de Tongres, parce que, dans ce vers-ci, il désigne certainement une rivière. On se représente mal un magistrat de l'époque de Consentius allant sur les bords de cette rivière-là ou du Weser.

**II. — Le camp de la légion romaine à Nimègue.** — Dans un article récent, M. Jacques Breuer <sup>3)</sup> a proposé une solution du problème posé par le camp de la légion romaine à Nimègue. On connaît ce problème qui fut mis en avant, il y a quelques années, par le R. P. W. Vermeulen <sup>4)</sup>.

1) Sidoine, Carmen XXIII 244 à 247; Ex. Rom. I, p. 491. — Loyen, o.c. p. 210. 2) Tacite, Germanie 41: flumen inclutum et notum olim, nunc tantum auditum. — Voir Loyen, o.c. p. 209.

3) J. Breuer, L'antiquité classique, III (1934), pp. 385 à 392.

4) W. Vermeulen, Oudh. Meded. van het Mus. te Leiden, nouv. série, XII (1931), pp. 123 à 129; voir aussi F. de Waele, Noviomagus Batavorum (1931), pp. 24 à 25.

De 1916 à 1921, des fouilles furent faites sur l'emplacement du camp de Nimègue <sup>1)</sup>, mais, malheureusement, on ne profita pas de l'occasion, qui s'est perdue depuis, de fouiller le camp à fond. On parvint à dresser un plan général de ce camp, mais nous ne connaissons ni les détails de l'intérieur ni la forme et l'emplacement exacts de l'enceinte. On croyait, avant les observations du R. P. Vermeulen, que le camp était entouré d'un fossé simple et que l'enceinte était constituée par un remblai de terre avec une palissade. On croyait devoir excepter le côté septentrional, où il existait un mur en pierre, sans fossé, puisque la pente de la colline le rendait inutile. Une enceinte composite, comme celle que nous venons de décrire, est presque incompatible avec nos idées sur le camp d'une légion romaine au dernier tiers du I<sup>er</sup> siècle après J. C., mais on se fiait, à tort comme il paraît maintenant, aux données exposées dans la publication des fouilles.

Or le R. P. Vermeulen a relevé, sur le front ouest du camp, les traces d'un second fossé parallèle à celui qui avait été découvert antérieurement; il paraît se prolonger sur le front méridional. Lors des fouilles antérieures, on n'avait jamais remarqué les traces d'un fossé double, quoique l'emplacement du fossé extérieur dont l'existence est supposée par le R. P. Vermeulen eût été coupé par des tranchées. La question du fossé double fut aussi discutée, il y a quelques années, dans une réunion de la commission archéologique de Nimègue <sup>2)</sup>, mais les membres ne purent arriver à une conclusion unanime. De son côté le R. P. Vermeulen est revenu en partie sur son hypothèse primitive, mais il maintient toujours son opinion que le camp était entouré d'un fossé double sur le front ouest et sur une partie du front méridional <sup>3)</sup>.

Il est difficile de se représenter un camp romain muni d'un fossé double sur l'étendue d'un front et demi, tandis que les autres fronts n'étaient entourés que d'un fossé unique. La thèse soutenue par M. Breuer, que le fossé découvert par le R. P. Vermeulen témoignerait d'un remaniement de l'enceinte primitive <sup>4)</sup>, paraît beaucoup plus

1) J. H. Holwerda, *De stad der Bataven en de Romeinsche vesting te Nijmegen*: Nederl. Anthrop. Ver. Bijblad, 1917, pp. 1 à 15; *Oudh. Meded.* I (1920), pp. 14 à 26 et II, pp. LXXVIII à LXXVIII. — Les objets trouvés ont été étudiés par M. J. Breuer, *Oudh. Meded. nouv. série.* XII (1931), pp. 27 à 122.

2) *Verslag van de Commissie ter verzekering eener goede bewaring van gedenkstukken van geschiedenis en kunst te Nijmegen*, 1930, pp. 1 et 2.

3) Sur le plan II qui accompagne sa thèse doctorale: *Een Romeinsch grafveld op den Hunnerberg te Nijmegen* (Diss. Nijmegen, 1932), et dans une thèse annexe à cette dissertation.

4) Cette hypothèse avait été émise déjà par M. Daniëls.

vraisemblable. Afin de contrôler sa thèse, M. Breuer a tâché de restituer sur papier le tracé des deux fossés. Au reste il conçoit très bien combien il est dangereux de vouloir combiner sur un dessin les indications trouvées par des sondages effectués à des distances assez grandes. De cette façon, il a pu tracer sur son plan deux fossés qui ne sont pas parallèles et dont aucun ne coïncide avec celui dessiné sur le plan original des fouilles.

Les deux fossés donneraient, d'après l'opinion de M. Breuer, la preuve de l'existence de deux camps différents bâtis l'un après l'autre au même endroit. Le premier était entouré d'un remblai de terre avec une palissade et renfermait des constructions en bois dont on a pu relever quelques traces lors des fouilles. Le second camp était entièrement construit en pierres; le *praetorium* mis au jour par les fouilles était orienté exactement suivant l'axe longitudinal de ce camp tel que M. Breuer l'a dessiné; les restes de murs en pierres signalés par le R. P. Leydekkers et publiés par le R. P. Vermeulen <sup>1)</sup> pourraient être des vestiges de l'enceinte entièrement détruite plus tard par les habitants qui venaient y chercher des matériaux de construction. Ce dernier camp correspond entièrement à celui de Novaesium construit après la révolte des Bataves: celui-ci aussi n'était entouré que d'un seul fossé <sup>2)</sup>.

M. Breuer s'est encore demandé comment on doit expliquer la présence de deux camps successifs au même endroit. Selon son opinion, le camp le plus ancien serait celui de la Légion II Adiutrix qui a campé à Batavodurum vers la fin de la révolte batave <sup>3)</sup>, tandis que le camp construit en pierres serait celui de la Légion X Gemina qui est venue plus tard à Nimègue <sup>4)</sup>. Je ne crois pas qu'il ait raison. La Légion X a sans doute dû construire d'abord un camp en bois qui n'a été remplacé que plus tard par un camp construit en pierres. Son hypothèse doit nécessairement être contrôlée. Espérons qu'on fera bientôt quelques sondages supplémentaires sur le terrain du camp de Nimègue avant qu'il ne soit trop tard. L'intéressante étude de M. Breuer mérite qu'on s'en occupe sérieusement.

A. W. BYVANCK.

1) Vermeulen, Grafveld, pl. III B, pp. 9 à 10; Breuer, L'ant. class. III, p. 387 n. 3 2) Bonner Jahrbücher, 111 à 112 (1904), p. 211.

3) Tacite, *Historiae* V 20; voir *Excerpta Romana*, I, p. 246. — M. De Waele, *Noviomagus*, pp. 13 et suiv. cherche l'emplacement de Batavodurum plutôt du côté de Holdeurn et Ubbergen.

4) *Excerpta Romana*, II, pp. 338 et 345.